

Article

« La perfection de l'Incarnation et l'autorité du Souverain Pontife »

Charles De Koninck

Laval théologique et philosophique, vol. 8, n° 1, 1952, p. 130-135.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1019866ar>

DOI: 10.7202/1019866ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

La perfection de l'Incarnation et l'autorité du Souverain Pontife *

Car elle est vivante la parole de Dieu ;
elle est efficace, plus acérée qu'aucune épée
à deux tranchants ; si pénétrante qu'elle
va jusqu'à séparer l'âme et l'esprit, les
jointures et les moelles ; elle démêle les
sentiments et les pensées du cœur.

Hébr., v. 12.

Il n'est pas possible d'avoir à cœur la vérité divine et révélée sans être en même temps dévoué à ce Vicaire que le Christ nous a laissé pour être, sur terre, la règle prochaine de la foi. C'est, en effet, grâce à l'autorité du Souverain Pontife que nous savons quels sont et comment doivent s'entendre les enseignements de l'Écriture et de la Tradition. Afin donc que notre dévouement soit vraiment éclairé, il convient que nous nous appliquions à contempler le rapport essentiel qui existe entre la perfection de l'Incarnation et le fait que le Sauveur a établi parmi nous un magistère vivant dans la personne de celui qui fut désigné pour confirmer notre foi.

I. LE VERBE DE VIE, « QUE NOS MAINS ONT TOUCHÉ »

Mais afin de mieux saisir ce rapport, il nous faut considérer tout d'abord la raison que, pour montrer la très haute convenance de la rédemption des hommes par voie d'Incarnation, la théologie met en premier lieu, savoir : la foi rendue plus certaine du fait que le Verbe s'est fait chair. En effet, grâce à l'humanité qu'il assume, Dieu se manifeste d'une façon très conforme à notre nature sensible¹. Car il est tout à fait naturel à l'homme de n'avoir l'intelligence des principes les plus certains pour lui, que sous la dépendance du sens externe. C'est précisément pour cette même raison que le Christ nous a laissé comme règle prochaine de la foi un homme d'entre nous, une personne visible.

Rappelons, en effet, qu'en vertu d'une libre disposition de la bonté divine, la fin dernière de l'homme, le bonheur parfait, consiste dans la vue immédiate de ce que Dieu est en lui-même. Mais, d'une

* Reproduit, avec permission, de la *Revue Dominicaine*, de Montréal. — Vu que, depuis la définition solennelle de l'Assomption, ont redoublé les attaques contre le Saint-Siège et surtout contre l'infalibilité de son Magistère, il est opportun de rappeler pourquoi le Christ a laissé parmi nous un Vicaire qui confirme ses frères dans la foi.

1. S. THOMAS, *IIIa Pars*, q.1, a.2.

part, la connaissance de cette fin excède la portée de toute intelligence créée — *personne n'a jamais vu Dieu* (JEAN, I, 18), et *l'œil n'a point vu, ô Dieu, en dehors de toi, ce que tu as préparé à ceux qui t'aiment* (ISAÏE, LXIV, 4) — cependant que, d'autre part, il faut à l'homme dès ici-bas une sorte d'inchoation de la vie éternelle, sans quoi il ne saurait en créature raisonnable ordonner à cette fin ses intentions et actions. Et c'est la foi qui remplit cette condition : elle qui justement est *la substance des choses qu'on espère, une conviction de celles qu'on ne voit point* (Hébr., IX, 1).

Cependant, afin d'être très parfaite, cette conviction de la vérité divine, dont l'évidence est maintenant cachée, doit nous parvenir d'une façon adaptée à notre condition, mais sans abaisser *ces choses qu'on ne voit point*. Distinguons toutefois l'une de l'autre la certitude de l'objet auquel nous croyons, et la fermeté avec laquelle nous y adhérons. C'est du reste ainsi que le mot « foi » tantôt se dira de l'objet lui-même qui est la vérité première et dont la connaissance nous parvient par la prédication, *fides ex auditu* ; et tantôt ce même mot signifiera la qualité de notre assentiment à la vérité de Dieu. Aussi, la certitude au premier sens est-elle, en réalité, la certitude qui est Dieu. Mais, c'est la fermeté de notre assentiment qui admet des degrés et qui sera d'autant plus grande suivant que la connaissance du révélé nous parviendra davantage et s'enracinera en nous d'une manière plus adaptée à notre nature et par conséquent plus proportionnée à notre vie de pèlerin.

Même dans l'Ancien Testament, Dieu révélait sa vérité par le moyen de ses prophètes, que les hommes ont entendus de leurs oreilles, vus de leurs yeux, et que leurs mains ont pu toucher. Mais ce moyen, déjà si conforme à notre nature sensible, fut encore loin d'atteindre à la limite de l'adaptation. Le prophète de l'Ancienne Loi, comme par ailleurs le Précurseur, n'était pas, lui-même, il ne possédait pas par lui-même la vérité qu'il proclamait. Et tout en parlant vraiment au nom de Dieu, il ne tenait pas lieu de la Personne du Verbe incarné. Ce moyen n'en était pas moins le plus apte à éveiller l'attention, à préparer la voie et à annoncer au peuple la bonne nouvelle, c'est-à-dire que la Sagesse elle-même allait s'établir parmi nous, qu'elle allait *naître et venir dans le monde afin de rendre témoignage à la vérité* (JEAN, XVIII, 37). Cette Vérité, mais elle est la Personne elle-même du Verbe de vie dont saint Jean dira qu'elle est *ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et ce que nos mains ont touché* (1^e épître, I, 1). C'est donc par la bouche de l'Homme qui est en sa Personne l'Image du Père, que nous avons été instruits. *Nul n'a jamais vu Dieu : le Fils unique, qui est dans le sein du Père, l'a fait connaître lui-même* (JEAN, I, 18). *Après avoir à plusieurs reprises et en diverses manières, parlé autrefois à nos pères par les Prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses et par lequel il a aussi créé le monde* (Hébr., I, 1-2).

II. « SI JE NE PARS PAS . . . »

L'Incarnation de la vérité est bien ce qu'il nous fallait, dit saint Thomas, si la connaissance de notre fin devait être affermée par Celui qui est en sa nature l'évidence même de la vérité à croire. Pour que l'homme parvint à une certitude de la foi, très adéquate à sa nature d'homme, il fallait que Dieu même fait homme l'instruisît. Nous recevons ainsi les enseignements divins d'une manière conforme à notre état présent, où nous cheminons vers la fin qui nous appelle. « Cette condition de l'homme demandait que Dieu se fit connaître lui-même comme homme d'une manière sensible »¹. Voilà donc en même temps la raison de ce Magistère que l'on trouve concrétisé dans la personne du Souverain Pontife. C'est grâce au Vicaire du Christ que la règle prochaine de la foi n'a cessé d'être une norme visible, vivante, et par suite toujours conforme à notre condition.

On pourrait cependant objecter ceci : que l'humanité de notre Sauveur étant cachée depuis son Ascension, ce n'est plus Dieu qui se fait connaître lui-même comme homme à l'homme d'une manière sensible. Nous en serions alors revenus à une médiation semblable à celle d'avant l'Incarnation. De sorte que notre foi s'en trouverait diminuée. Et de même la condescendance du Tout-Puissant à notre endroit en paraîtrait amoindrie.

À cette objection, il faut d'abord opposer la convenance que le Christ quittât cette terre pour occuper le lieu propre à son humanité désormais glorifiée. Jésus d'ailleurs le dit expressément aux apôtres : *il est avantageux pour vous que je parte ; car si je ne pars pas, l'Intercesseur ne viendra pas vers vous ; mais, si je m'en vais, je l'enverrai vers vous* (JEAN, XVI, 7). Disons même qu'en s'éloignant ainsi de l'objet des sens, la Sagesse, *qui atteint d'une extrémité à l'autre extrémité*, applique jusqu'à la limite le grand principe de l'Incarnation très parfaite. En effet, une fois que le Verbe avait été parmi nous dans sa nature sensible, son départ comportait pour la foi un avantage qui n'aurait pas été si le Christ lui-même était resté visible pour nous en sa propre personne². Car cette vertu théologale a pour objet des choses invisibles. *Heureux sont ceux qui ont cru sans avoir vu* (JEAN, xx, 29). Un jour ils verront sans croire. Dans l'intervalle, l'humanité visible du Christ — aussi véritable aujourd'hui dans son absence qu'elle fut tangible autrefois par sa présence — cette humanité, dis-je, est elle-même invisible pour nous et demande dès lors une foi plus entière, foi que nous accorde l'Esprit de vérité envoyé par le Verbe pour nous faire croire en adultes dans son royaume. C'est ainsi que les sens ne peuvent donc transmettre par eux-mêmes à l'intelligence la vérité de la présence du Sauveur sous les accidents visibles et

1. *Contra Gentes*, III, cc.54-55.

2. *IIIa Pars*, q.57, a.1, ad 3.

tangibles du pain et du vin. Et c'est à l'avantage de la plénitude de notre foi — *sed auditu solo tuto creditur*. Car sur la croix, la divinité seule était cachée, tandis qu'ici, même l'humanité du Christ est objet de cette vertu théologale.

*In cruce latebat sola Deitas,
At hic latet simul et humanitas.*

Mais afin que nous sachions de façon très déterminée et sans division quelles sont les vérités à croire, il nous fallait précisément cette règle, la norme visible que le Christ nous avait méritée : *J'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille point ; et toi, une fois revenu, affermis tes frères* (LUC, xx, 32).

Saint Jean relate que les apôtres ayant entendu le Christ leur annoncer sans détour toute la haine que le monde allait déverser sur eux, et qu'il s'en allait vers Celui qui l'avait envoyé, *la tristesse remplit leur cœur* (JEAN, xvi, 6). Saint Augustin marque la raison de cette tristesse. Les apôtres craignent de perdre la présence visible du Christ. Leur affection est encore toute humaine ; ils s'afflagent à la pensée que cette consolation leur sera bientôt enlevée. Mais le Christ, lui, ne veut pas que ses apôtres s'attachent à lui d'un amour trop charnel et qu'ils en restent ainsi au lait de l'enfance — *quasi modo geniti infantes*. Non. La vue intérieure qu'ils auront de lui, dans leur âme, leur sera une consolation plus purement divine. Il fallait qu'ils connussent le Verbe fait chair, non plus d'une manière charnelle, mais selon l'Esprit¹.

III. « IL SERA UN SIGNE DE CONTRADICTION »

Or, il en est qui se croient en droit d'exiger (et ils en font la pierre de touche de l'autorité apostolique) que les vicaires du Christ soient tous et chacun dans leur personne privée, d'une humanité attachante autant que d'une impeccable sainteté. Ils n'ont d'ailleurs nulle peine à signaler dans le passé des cas déplorables à cet égard. Or, l'écart que Dieu a quelquefois permis entre la conduite individuelle de tel Pontife et le charisme de la vérité dont il était investi, s'avère justement être une leçon, même une *demonstratio ad sensum* de cette vérité, savoir : que la soumission à la règle visible de la foi ne doit jamais dépendre simplement de l'affection toute humaine dont la personne privée du Vicaire peut être ou n'être pas l'objet. Encore que la divine miséricorde nous ait donné, en ces derniers temps, des Souverains Pontifes dont les adversaires les plus acharnés n'ont pu attaquer la personne, Dieu, pourtant, n'a jamais voulu que les mœurs

1. *In Joannem*, xvi, 6-7, tract.94, nn.4-5.

du plus parfait d'entre eux soient pour les fidèles, dont il est le serviteur, la norme de conduite. Ce serait même compromettre la foi que de la faire dépendre ainsi de la vertu personnelle, fût-elle exemplaire, de celui qui, depuis l'éternité, fut choisi pour exercer parmi nous l'autorité du Fils. Il n'y a d'ailleurs jamais eu que le Verbe fait chair, et que la Vierge dont il est né, qui aient été en tout et sans l'ombre d'une faute des modèles à ce point sublimes que l'altissime hiérarchie des anges n'a jamais pu, ne pourra jamais qu'en deviner l'étendue et la mesure¹.

Certes, il s'en est trouvé, il s'en trouvera toujours qui feront grand état des défauts de ceux que Dieu a choisis pour être parmi nous, à tel ou tel degré, les instruments de son autorité et de sa grâce. Par leur attitude, ces critiques ont tout l'air de croire que la Sagesse, pour avoir permis, ici et là, le scandale, a manqué son dessein. Ils feraient beaucoup mieux de s'enquérir pourquoi Dieu a préféré cette voie. D'autant plus que ses prophètes nous en avaient avertis. Rien, sans doute, n'eût été plus facile au divin artisan que d'établir dans une science éblouissante et dans une sainteté irréprochable tous et chacun de ceux auxquels il a confié l'office d'administrer ses sacrements et d'enseigner sa vérité. Et quoi de plus aisé à sa munificence que de prévenir l'indignité de la faim ? Il lui suffirait de remplir nos granges à craquer. Et d'où vient qu'elles ne le sont évidemment pas, mais que nous devons pourtant nous en soucier ? De la même raison qui a fait que le Père, ayant plein pouvoir de pardonner la faute sans envoyer son Fils, l'a quand même livré à nos insultes et à la honte de la croix. Pensent-ils vraiment, ces critiques, que le Seigneur eût dû choisir le savant Nathanaël dont il avait loué l'érudition et la droiture sans artifice, au lieu de ce pêcheur illettré qui devait le renier trois fois et à qui, à Antioche, saint Paul résistait en face, parce qu'il était digne de blâme ? (*Gal.*, II, 11). C'est pourtant Dieu lui-même qui par la voix d'Isaïe et de l'Apôtre nous a fait connaître le dessein d'un tel choix : *Je détruirai la sagesse des sages, et j'anéantirai la science des savants... Ce que le monde tient pour insensé, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; et ce que le monde tient pour rien, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les forts ; et Dieu a choisi ce qui dans le monde est sans considération et sans puissance, ce qui n'est rien, pour réduire au néant ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu* (*I Cor.*, I, 19-30). Tel est le passage auquel renvoie saint Augustin² pour expliquer la préférence du Christ.

1. « On ne pouvait avoir daucun homme une bonne opinion qui fût infaillible, dit SAINT THOMAS, puisque nous voyons que les saints eux-mêmes ont manqué en quelque chose. L'homme avait donc nécessairement besoin, pour être confirmé dans la vertu, de recevoir de Dieu fait homme des préceptes et des exemples de vertu. C'est pourquoi le Seigneur lui-même nous dit : *Je vous ai donné l'exemple afin que vous agissiez comme j'ai agi à votre égard* [JEAN, XIII, 15] » (SAINT THOMAS, *Contra Gentes*, IV, c.54).

2. *In Joannem*, tract.7, n.17.

L'obscur manœuvre parfois si hésitant, le pécheur et renégat, c'est celui-là même que le Christ établit pasteur de son troupeau, seule règle visible et prochaine de notre *connaissance de Dieu dans la sagesse de Dieu* (*I Cor.*, 1, 21).

Si nous n'avions pas ce Magistère, si, pour connaître les vérités révélées et nécessaires au salut, nous étions tous et chacun laissés à nous-mêmes, nous ne pourrions que discuter à l'infini sur le sens des mots qui les expriment, en sorte que nous serions *toujours en quête sans pouvoir jamais parvenir à la connaissance de la vérité* (*II Tim.*, III, 7) ; nous en serions réduits enfin à choisir comme règle ultime de notre foi la liberté de rester dans le doute et de verser dans la contradiction. Quant à ces chrétiens qui refusent l'autorité du Saint-Siège, qu'est donc devenue leur norme d'interprétation de la parole de Dieu sinon une manière de contrefaçon des révélations privées qu'ils méprisent mais que pourtant l'Église n'a jamais, en aucune façon, mêlées aux vérités de foi ?

Si, pour connaître les enseignements que Dieu nous a donnés, nous savons clairement où aller, c'est grâce à ce Magistère qui, en vertu de l'instinct donné par le Saint-Esprit au successeur de Pierre, est le fidèle gardien et l'interprète infaillible des paroles de la vie éternelle. Sans vous, Seigneur, sans ce Magistère, *à qui irions-nous* ? (*JEAN*, VI, 68).

C. D. K.

